

res, la salle des machines où se trouvent actuellement deux groupes de 250 chevaux. Un peu en arrière et à gauche se trouve le bâtiment de charge et vers la droite est une remise de 200 voitures. En avant, dans notre dessin, on distingue une partie de la piste.

Le bâtiment de charge se compose de plusieurs étages présentant au centre un grand espace libre. Les voitures arrivent au rez-de-chaussée, sur des plate-formes. Les caisses d'accumulateurs sont déchargées sur des trucks mobiles et remplacées par de nouvelles caisses, dont les accumulateurs sont chargés.

La figure 4 montre la piste elle-même où s'exercent les automédons des voitures de l'avenir.

Le jour n'est pas éloigné où l'on verra courir ou plutôt rouler sur l'asphalte de Montréal des voitures sans chevaux. Les quelques notes qui précèdent auront eu pour effet peut-être de si bien préparer les esprits à cette révolution que l'apparition des automobiles n'étonnera personne.

Le Football

EN ANGLETERRE

Le jeu de football, d'après les règles de Rugby, ou le RUGBY, tout court, comme on le nomme généralement, est aujourd'hui le grand jeu de nos cercles athlétiques et de nos collèges. Parmi ses nombreux adeptes, il en est probablement peu qui en connaissent l'origine et qui savent pourquoi le nom de l'une des plus grandes écoles anglaises a été donné à ce jeu que Misson, dans ses "Mémoires et observations faites par un voyageur" (1698) appelait "un exercice utile et charmant".

Rugby, on le sait, est une des "Public Schools" anglaises; elle fut fondée en 1567 par Lawrence Sheriffe, gentilhomme de la cour d'Elisabeth. L'éminent Dr Arnold, le grand réformateur de l'éducation en Angleterre, fut un de ses directeurs. De tous temps les jeux furent en grande estime dans les écoles anglaises, mais ce fut Rugby qui sût, pour des raisons que nous ferons connaître plus loin, conserver la tradition du football qui se jouait en Angleterre depuis plusieurs siècles. On en parle déjà au XII^e siècle; mais ce ne fut qu'à partir du XIV^e siècle que le football devint le jeu par excellence des masses. En 1314, Edouard II fit proclamer la défense, sous peine d'emprisonnement, de jouer le football dans les rues de Londres, en raison des accidents qui s'y produisaient souvent. Dans cette proclamation il est parlé de "rageries de grosses pelotes"; "rageries". Évidemment voulaient dire mêlées, et "grosses pelotes" désignaient le football, ce qui prouverait que déjà à cette époque le jeu était joué avec le pied et n'était plus le "follis" des Romains, qui se jouait avec la main, et dont on a conservé en France la tradition. Forts de cet

argument, les auteurs anglais qui ont écrit sur la matière, émettent l'opinion que le football est un produit natif et non point d'importation. On peut toutefois présumer que l'un est le dérivé de l'autre, car il n'est pas impossible que les joueurs, fatigués de "peloter", ne se soient servis du pied pour varier leur plaisir. Le football anglais et le ballon français auraient par conséquent la même origine, le "follis" des Romains, qui était une grosse balle que l'on jouait avec le bras protégé par un brassard. Ils amenèrent ce jeu avec eux lors de la conquête des Gaules et de la Grande-Bretagne.

Pendant six cents ans le football fut le jeu des masses, sport viril mais brutal, à en juger par les descriptions et les appréciations que nous ont laissées les écrivains à différentes époques. Nous n'avons pas l'intention d'entreprendre l'histoire complète du football en Angleterre; la place nous fait défaut; nous ne pouvons toutefois résister au désir de citer un ouvrage publié au XVII^e siècle dans lequel nous trouvons une description de ce jeu tel qu'il était joué à cette époque dans le pays de Cornwall (Cornouailles). Carew décrit deux façons de jouer le football: l'une qu'il appelle "hurling at goales", qui est le football dont Rugby a conservé la tradition et dans lequel on trouve les premières traces de réglementation, et l'autre le "hurling over country", qui ressemble en tous points à la "soule" telle qu'elle se jouait en Bretagne. Sur le "hurling at goales", Carew s'exprime ainsi: "Il y a quinze, vingt ou trente joueurs, plus ou moins, de chaque côté, qui se devaient presque complètement et se rangent les uns contre les autres. Hors des rangs, ils se placent, par paires, chaque paire se surveillant pendant la durée du jeu. Après quoi ils jettent deux fagots à terre, à huit ou dix pieds l'un de l'autre, et directement en face, à quelques centaines de pieds, deux autres fagots: ce sont les buts. Un spectateur (some indifferent person) jette le ballon que n'importe quel joueur peut attraper et porter dans le but du camp ennemi, ce qui constitue le gain d'un but".

Dans cette description, trop longue à donner ici "in extenso", Carew ajoute qu'il était interdit aux joueurs de "but and handfast under the girdle", c'est-à-dire de charger et de saisir au-dessous de la taille; "to deal a fore ball", soit de passer en avant ou peut-être encore de jouer hors jeu. On a vu que les joueurs étaient divisés par paires, chaque paire "marquant" une paire du camp opposé et l'on mettait déjà un certain soin à faire le choix des joueurs.

Quant au "hurling over country", le football à travers la campagne, Carew le décrit ainsi: "Deux ou trois paroisses et même plus s'arrangent pour jouer contre deux ou trois autres paroisses. Des arbres ou des maisons, à trois ou quatre milles de distance l'un de l'autre, constituent

les buts. La compagnie qui peut attraper le ballon par force ou par adresse et le porter à l'endroit désigné gagne la victoire. Ceux qui s'aperçoivent de la direction prise par le ballon en avertissent les autres en criant "gare à l'est", ou "gare à l'ouest". Les "hurlers" passent par monts et par vaux, par-dessus haies et fossés, brousses et bruyères, à travers flaques, étangs boueux et rivières. Aussi verrez-vous parfois de vingt à trente joueurs grouillant dans l'eau, luttant, se battant et s'arrachant le ballon".

Et pour finir, citons encore ce passage dans lequel l'auteur donne son appréciation sur le jeu qu'il vient de décrire.

"En vérité, ce jeu est à la fois grossier et brutal; il n'est pourtant pas dénué d'une réglementation qui ressemble en quelque sorte à la tactique militaire: d'un côté vous y trouvez des compagnies déployées, marchant pour rencontrer celles qui arrivent avec le ballon et des réserves pour venir en aide à l'avant-garde," (évidemment les avants et les arrières de nos jours.) "Le ballon, dans ce jeu, peut être comparé à un esprit infernal, car, quel que soit celui qui l'attrappe, il s'élance en avant comme un fou, luttant et se battant contre ceux qui veulent le retenir; aussitôt le ballon l'a-t-il quitté, que le joueur redevient paisible comme devant et passe sa furie à celui qui en a pris possession. Je ne puis guère me résoudre, soit à recommander ce jeu pour sa virilité et comme exercice physique, soit à le condamner pour sa sauvagerie et pour le mal qu'il engendre; car, si d'un côté il fortifie les corps, les endure et les assouplit et met le "courage au cœur" pour rencontrer l'ennemi et lui faire face, d'un autre côté, il est accompagné de tant de dangers, que quand le "hurling" a pris fin vous pouvez voir les joueurs rentrer chez eux avec des têtes ensanglantées, des os brisés ou disloqués et avec de telles blessures que leurs jours en seront abrégés; et pourtant, c'est un beau jeu et jamais homme de loi ni commissaire n'est appelé à intervenir."

Vers la fin du XVIII^e siècle, le football perdit de sa grande popularité et les écrivains de cette époque en parlent comme d'une relique intéressante des temps anciens. Il en serait probablement de même aujourd'hui si les écoles ne l'avaient repris à l'époque de la renaissance physique en Angleterre. Mais ce ne fut plus le football qui se jouait dans les rues de Londres vers 1314, ni le "hurling" du pays de Cornwall. Il eût à subir des changements au gré des emplacements dont disposaient les joueurs, et comme ces emplacements différaient tant par la forme que par les dimensions, chaque école eut bientôt ses règles spéciales. Les crocs-en-jambe, les coups de pied et les arrêts rendaient le jeu bien plus dangereux en l'absence de pelouses gazonnées, Chatterhouse, par exemple, où les élèves jouaient sous les cloîtres, ou à Westminster où la cour était dallée. A Eton, la pelouse de jeux était un